

Bible et communication¹

La Bible, les temps bibliques, les textes périphériques à la Bible (les apocryphes) sont à la mode. Sans parler du *Da Vinci Code*, qui se fonde sur des personnages du Nouveau Testament, on peut citer l'effervescence née autour de l'*Évangile de Judas*, un « coup » médiatique orchestré par la National Geographic Society, l'annonce d'un récent « documentaire » réalisé par James Cameron, le réalisateur de *Titanic*, sur la découverte d'un soi-disant tombeau du Christ ou bien le succès phénoménal du film de Mel Gibson, *La Passion*. Tous ceux qui travaillent sur la Bible le savent bien : les questions des auditeurs se multiplient, les conférences font toujours davantage salle comble, il y a une vraie demande. Face à cela, que font les biblistes ? Peu de chose. On ne les voit pour ainsi dire pas. Qui est allé sur le plateau de France2 au moment de la publication de l'évan-

1 . Cet article reprend une conférence prononcée devant la section Île-de-France de l'ACFEB (Association Catholique Française d'Étude de la Bible) le 19 mars 2007. Je remercie les auditeurs de leurs remarques et de leurs réactions dont j'ai tenu le plus grand compte dans cette version.

gile de Judas ? Qui a réalisé une enquête fournie sur le *Da Vinci Code* reprise par le *Nouvel Observateur* ou le *Point* ? Qui a préparé une riposte construite au film de Cameron ? Des spécialistes autoproclamés, très médiatisés, que l'on retrouve dans les journaux, les télévisions, les radios. Comment leur résister et quelle place peuvent et doivent occuper les biblistes ?

A. Les obstacles à la communication

Comment expliquer que les biblistes soient aussi peu représentés dans les médias et que leurs interventions se cantonnent à certaines revues spécialisées comme *Esprit & Vie*, *Le Monde de la Bible*, *Biblia* ou *Religions & Histoire* ou à certains publics, celui des conférences organisées par les associations religieuses ? On peut dénombrer quatre grands obstacles.

1. *L'absence de lisibilité médiatique.* – Prenons le cas d'un journaliste à peu près ignorant du sujet qui doit faire un papier sur la découverte du tombeau du Christ. Comment s'y prend-il ? Commençant par la solution de facilité, il se connectera d'abord à Internet dans l'espoir de trouver un site sérieux lui donnant des informations sur le sujet. En tapant « tombeau du Christ », il tombera sur un ramassis de sites majoritairement en anglais lui donnant les versions les plus farfelues, accréditant certainement le fait que non seulement on a trouvé le lieu même de la tombe du Christ, mais aussi son squelette, celui d'une femme à ses côtés

nommée Marie de Magdala et probablement aussi celui de son descendant. Où se trouve le site montrant explicitement qu'il a la validité scientifique et prenant courageusement les questions médiatiques à bras-le-corps ? Nulle part.

S'il est consciencieux, notre journaliste décrochera peut-être son téléphone. Qui appellera-t-il ? Une paroisse au hasard ? Elle lui répondra certainement que le sujet ne manque pas d'intérêt, mais elle ne saura probablement pas à qui le renvoyer, ni lui fournir un document pourvu des bons « tampons » de fiabilité. Appellera-t-il une université ? Mais alors laquelle ? Et comment l'orientera-t-on vers le bibliste qui a travaillé le sujet ?

Finalement, le métier de journaliste ne se résume qu'à une seule tâche : évaluer la fiabilité de ses sources. Que mettons-nous en œuvre pour l'y aider ?

2. *La résistance psychologique des biblistes.* – Le second obstacle est plus pernicieux que le premier, car il est plus souterrain : il se résume à une sorte de réticence des biblistes à communiquer. Le bibliste accumule trois handicaps : il a une formation universitaire, il travaille sur des matières religieuses, il fait le plus souvent partie d'une organisation fortement hiérarchisée, l'Église.

Le bibliste est un universitaire et en possède tous les défauts, dont ce mépris aristocratique pour tout ce qui est le peuple des ignorants. Simplifier sa pensée, c'est se perdre, se mettre au niveau des gens simples, c'est de la démagogie, répondre aux questions que tout le monde se pose, c'est

participer de près ou de loin à un métier qui s'exerce dans la rue. Dans *vulgarisation*, il y a toujours pour lui *vulgarité*.

Le bibliste, en outre, est souvent un être religieux qui a retenu du christianisme que le moi est haïssable et que se mettre en avant, c'est mal. Aller parler dans les médias, c'est toujours plus ou moins se pousser du col, rechercher sa propre gloire, renoncer à une modestie de bon aloi. *Non sum dignus*. Il a beau lire saint Paul et son irritante manie de ne parler que de lui, travailler Charles Borromée et ses exhortations à occuper le terrain, relire Vatican II et les lettres de Paul VI sur les médias, il reste convaincu que comme Charles de Foucauld, il sera grand en occupant l'avant-dernière place.

Le bibliste enfin appartient souvent de près ou de loin à une organisation qui se méfie toujours un peu de ce qui n'est pas elle, l'Église. Combien de fois entend-on, « je ne vais pas y aller, car je vais me faire piéger » ? Certes, il faut toujours réfléchir à ce que l'on fait et ne pas foncer tête baissée dans tous les panneaux. Mais qu'est-ce que cela coûte de répondre à un journaliste de l'*Express* ou de se laisser inviter sur *France Inter* ?

3. *Les préjugés du public.* – Toute la faute ne doit pas être attribuée aux seuls biblistes. Le public aussi porte sa part de responsabilité. La foule, surtout en France, est d'une méfiance extrême envers tout ce qui provient de l'Église. Les raisons de cette méfiance proviennent largement de l'histoire et peuvent se décrire comme un préjugé à double face.

Il y a d'une part le fantasme d'une sorte de catéchisme castrateur et mal compris dont on se demande s'il a jamais été enseigné par un quelconque curé au fond d'une salle de « caté ». « On nous a dit ça », entend-on. « Ça », ce sont les pires horreurs sur les femmes, sur l'omniprésence du péché, sur l'absolue mainmise de l'Église sur les esprits. Plus les gens se sont éloignés de l'Église et plus ce catéchisme prend des proportions effrayantes qu'il est quasiment impossible de raisonner. On est ainsi certain que l'Église maintient la croyance littérale en la Création et en la Chute, qu'elle est convaincue que les évangiles sont écrits de la main de Dieu *ne varietur*, que l'Apocalypse décrit des événements bien réels dont elle guette la venue, etc.

Il y a d'autre part la fameuse théorie du complot si savamment entretenue par toute une littérature d'amateurs de mystère. On fantasme sur d'obèses prélats parlant avec l'accent italien de Marlon Brando dans *le Parrain*, à la tête d'armées d'espions dont le but est d'assassiner ceux qui fouillent un peu trop le passé de l'Église et de récupérer tous les documents compromettant. « On nous cache quelque chose ». Ce « quelque chose », bien évidemment, ce sont les relations sexuelles du Christ avec Marie-Madeleine, l'existence de manuscrits remettant en cause la Résurrection, la preuve irréfutable que Pierre n'était pas le premier Pape de l'Église.

4. *La technicité assez grande des matières traitées.* – Enfin, bien évidemment, le dernier obstacle est lié à la difficulté des sujets dont on traite. Cette difficulté paraît à première

vue tenir aux questions purement procédurales : les obstacles linguistiques, les questions techniques liées à l'archéologie, l'édition des textes, le recoupement des sources. En réalité, ce qui est le plus difficile à faire passer se trouve ailleurs : dans le bouleversement épistémologique que les sciences bibliques ont connu ces dernières années.

Il s'agit de faire comprendre qu'on ne fait plus de l'histoire comme le faisait Renan ou l'abbé Fulcran Vigouroux. Que le statut de la vérité historique est beaucoup plus complexe qu'un simple rapport vrai/faux, que le mythe, la reconstruction postérieure ou l'interprétation théologique entretiennent avec cette même vérité historique des rapports beaucoup plus étroits qu'on pouvait le croire au XIX^e siècle. Il faut également faire comprendre qu'on ne fait pas uniquement de l'analyse historico-critique et que, même si l'on fait de l'historico-critique, cette méthode n'est pas forcément incompatible avec de l'analyse narrative, de l'herméneutique ou de l'histoire de la réception.

Manque de visibilité médiatique, réticence de l'émetteur, mauvaise volonté du récepteur, et difficultés des éléments à transmettre paraissent des obstacles insurmontables : faut-il donc renoncer à toute communication et laisser à d'autres le soin d'occuper le terrain médiatique ?

B. Des atouts certains

Heureusement, face à ces handicaps certains, les biblistes possèdent une série d'atouts qui les distinguent d'autres spécialistes et qui permettent un optimisme relatif. On peut les reprendre brièvement.

1. *Les biblistes sont des gens formés.* – Pour travailler dans le domaine biblique, il est nécessaire d'avoir fait un certain nombre d'années d'études que l'on « rentabilise » le plus souvent en devenant soi-même enseignant. Les biblistes sont donc souvent des gens bien formés, qui savent écrire, qui savent enseigner. Ils maîtrisent la prestation orale, savent conduire une pensée jusqu'à son terme, savent s'adapter à un public. Ils savent également écrire et connaissent toutes les ficelles de la rhétorique. Ils possèdent donc tous les atouts pour communiquer et investir le terrain médiatique.

2. *Le préjugé est une chance pour la communication.* – Le second atout peut paraître paradoxal puisqu'on peut faire maintenant l'éloge du préjugé du public que l'on condamnait naguère. Certes, les gens ont des préjugés défavorables sur les exégètes et l'Église, mais ils ont déjà quelques idées sur les matières dont on parle. Comme le disait Bachelard, penser, c'est détruire des préjugés. Nous ne sommes pas dans la situation d'un physicien quantique essayant d'intéresser le grand public à la beauté des quarks ou du spin de l'électron. Tout le monde a une idée, plus ou moins précise certes mais une idée quand même, de ce que l'on traite. Et il est beaucoup plus facile d'adopter la tournure « on vous a dit... et

moi je vous dis » que de devoir reprendre *ab initio* tous les éléments de connaissance.

3. *Les sources sont faciles d'accès.* – Dernier avantage, et non des moindres, le bibliste peut facilement étayer ce qu'il dit à partir de sources finalement plutôt faciles d'accès. Les textes canoniques sont contenus dans un livre qui est le plus grand best-seller de l'humanité et que l'on peut donc trouver partout. Grâce aux efforts de la collection de la Pléiade et de l'AELAC, la majorité des textes apocryphes les plus intéressants sont également disponibles très aisément. Flavius Josèphe, Philon d'Alexandrie, Tacite, Eusèbe de Césarée sont édités, traduits et même accessibles sur Internet. On est bien loin de controverses complexes sur l'*Enuma Elish* et sur les tablettes cunéiformes disponibles uniquement dans des collections extrêmement confidentielles et pas vraiment traduites, on est également très loin de certains historiens travaillant sur des questions contemporaines – prenons par exemple ceux qui travaillent sur l'action du pape Pie XII pendant la Seconde Guerre mondiale – qui doivent exploiter des monceaux d'archives, pas toutes en libre accès, dont on peut toujours penser qu'elles sont présentées de manière partielle. La Bible, c'est avant tout un texte bien édité, bien traduit, tellement travaillé que la majorité des difficultés liées aux textes anciens ont été aplanies. Il est donc facile de conseiller aux gens d'y aller voir par eux-mêmes.

C. Pour bien communiquer

Forts de ces considérations plutôt rassurantes, il nous est désormais possible de tracer quelques pistes pour promouvoir une plus grande présence des biblistes dans les médias.

1. *Construire une légitimité médiatique.* – Historiens et biblistes, pour être immédiatement identifiés, doivent bénéficier d'une sorte de « visa de respectabilité » et/ou de « fiabilité ». Une intense réflexion doit être menée pour définir ce visa.

(a) *sur quoi fonder la légitimité du groupe de référence médiatique ?* Il est évident que les médias recherchent des garanties de fiabilité et il est parfaitement légitime de chercher à répondre à leurs attentes. On peut ainsi se demander si la recommandation de la hiérarchie catholique, quoique nécessaire, est suffisante et doit être mise en avant. Le poids du préjugé fait que le seul visa hiérarchique ne peut que faire douter de l'impartialité des positions défendues. Ne s'agirait-il pas d'une nouvelle instance « téléguidée » par le Vatican ? En outre, on peut se demander si l'opposition entre catholiques et protestants est bien lisible dans le grand public, surtout en ce qui concerne la recherche biblique. Enfin, se cantonner aux seuls exégètes catholiques conduirait à se couper d'un très grand nombre d'universitaires honnêtes et de bonne volonté, qui peuvent apporter leur soutien.

(b) *Comment faire reconnaître ce groupe de référence médiatique ?* Pour

paraître dans les médias, il faut être *visible*. Et pour être visible, il n'y a pas d'autre solution que de se lancer dans une campagne de communication. Ce n'est pas une chose dégradante ou inquiétante : de grandes organisations caritatives extrêmement estimables n'en font pas moins.

Cette légitimité médiatique ne pourra se construire que par un travail commun entre biblistes et journalistes de bonne volonté, un groupe qui met en commun ses compétences pour prendre à bras le corps, sans condescendance, réticence ni préjugé, les questions que se pose le grand public.

La première étape serait d'annoncer aux journalistes spécialistes des questions religieuses la constitution d'un tel groupe. La seconde étape serait de réaliser un site institutionnel, indiquant clairement qui en sont les auteurs, quels sont leurs grades universitaires et quelle est leur intention. Ce site pourrait contenir dans un premier temps une série d'articles de synthèse sur une série de points médiatiquement brûlants permettant aux journalistes et aux internautes curieux d'avoir un point de référence sérieux. Une fois cette légitimité médiatique construite, il y a fort à parier que les choses s'enchaîneront plutôt vite et que les médias prendront (un peu parce que c'est la solution de facilité) l'habitude de contacter les membres de ce groupe.

2. *Former les biblistes.* – La seconde tâche que l'on peut se proposer, c'est de former les biblistes à la communication médiatique. La « com » cela s'apprend, et même plutôt vite. Les patrons des grandes entreprises, les hommes politiques,

les responsables caritatifs passent par ces fourches caudines. Les spécialistes de la Bible seraient-ils plus malins que les autres parce qu'ils travaillent sur des matières qui leur donneraient une sorte de grâce d'état ?

Plus que les techniques de communication, qui, après tout, ne sont que de la technique pas très complexe, c'est à un travail de motivation qu'il faut s'atteler. Convaincre chacun que si l'on est dans les médias, ce n'est certainement pas pour flatter son ego et encore moins se prostituer, mais tenter de rendre les gens moins sectaires, moins naïfs et plus réfléchis, parce que l'on veut défendre une conception de l'histoire et/ou de la Révélation à laquelle on croit, parce que l'on sait que si on n'y est pas soi-même, d'autres occuperont le terrain, moins bien formés, et armés de moins bonnes intentions. Convaincre chacun que l'enjeu médiatique est un enjeu cardinal si l'on ne veut pas être les Judas d'une nouvelle trahison, en livrant ce à quoi on croit à la foule en colère. Les biblistes américains l'ont bien compris, qui sont sur tous les fronts, et résistent, plutôt bien d'ailleurs, à la vague *new age*, néognostique ou fondamentaliste qui les menace.

Il faut également persuader tous les historiens et les spécialistes d'un double constat contradictoire. À la fois, un peu de prudence s'impose, et tous les médias ne leur veulent pas du mal.

Un peu de prudence s'impose car il convient de comprendre que les enjeux médiatiques dépassent toujours les simples questions exégétiques. Quand une télévision ou une

radio invite un spécialiste, il y a toujours derrière des questions économiques, des calculs politiques, des raisons idéologiques. Il faut ne pas en être dupe, tout en se convaincant que le système médiatique n'est pas le seul à réfléchir ainsi: les biblistes ignoreraient-ils que, sous son apparence d'impartialité et de désintéressement, l'université elle-même est travaillée par des considérations financières, des rapports de force et de puissants conflits idéologiques ?

Car tous les médias ne sont pas des machines à piéger l'exégète : les amateurs de scandale sont les plus bruyants, mais les citoyens sont moins imbéciles qu'on pourrait le croire, ils sont parfaitement capables de savoir à quel moment on se divertit de manière légère et à quel moment on s'informe. Que le bibliste fasse sienne la parole de l'Évangile (Mt 10, 16) : « je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; montrez-vous donc prudents comme les serpents et candides comme les colombes. » Certes, il y a des loups, mais est-ce une raison pour ne pas y aller et est-ce une raison pour renoncer à sa candeur ?

3. *Inventer un nouveau style.* – Dernier point, pour que le discours passe dans les médias, il importe de trouver un style nouveau, propre à communiquer l'état des recherches.

(a) La première caractéristique de ce style nouveau est qu'il ne doit jamais se départir du caractère de scientificité et de sérieux. L'univers médiatique ne demandera jamais au bibliste d'être autre chose que le chercheur sérieux et exigeant sur sa propre pensée. Il ne faut en effet jamais perdre de vue que le vulgarisateur, ce n'est pas l'exégète, c'est le jour-

naliste. À lui de faire son miel des informations présentées avec simplicité mais rigueur, à lui de trouver l'angle d'attaque qui correspond à son lectorat.

(b) la seconde caractéristique de ce style est d'abandonner les marques évidentes du cléricalisme et ce que Mallarmé appelait les « mots de la tribu ». Certaines expressions techniques ne peuvent que rebuter. Certaines expressions toutes faites ne peuvent que semer le doute sur l'impartialité de celui qui les écrit.

(c) la troisième caractéristique de ce style est d'abandonner les marques évidentes de l'universitaire. S'il est parfois valorisant de se situer vis-à-vis des collègues, et si l'on peut trouver un plaisir capiteux à assassiner une opinion en deux phrases, il est clair que l'enjeu du débat échappera totalement à la majorité des bipèdes de cette planète qui taxeront cela de « querelle de spécialistes » qui est certainement l'opinion la plus disqualifiante pour un discours. Puisque ce sont des spécialistes, ce ne sont pas des gens que je peux comprendre, cela ne mérite pas que je m'y intéresse.

De même, l'un des défauts du style universitaire est de produire des textes sans problématiques : cherchant à faire le point sur une question, à faire progresser la recherche sur un détail, beaucoup considèrent qu'il n'est pas utile d'inscrire sa propre recherche dans un questionnement qui la dépasse. Or, dans la sphère médiatique, cette attitude est impossible à maintenir : on s'intéresse aux choses parce qu'elles nous « posent question » (pour employer l'expression consacrée) et la moindre des politesses intellectuelles

c'est de bien montrer à l'auditeur qu'on a compris la question qu'il pose et que l'on entend lui donner une réponse claire, ou, au moins, une série de réponses possibles. Toute la théorie journalistique repose sur la recherche d'un « angle », c'est-à-dire d'un biais qui permet de saisir l'essentiel d'une réalité complexe, contradictoire et pas organisée. Refuser d'adopter cette technique, c'est tout simplement prendre le risque d'être totalement incompréhensible.

Finalement, ce nouveau style n'est rien d'autre qu'une reprise de nos vieux manuels de rhétoriques. Il faut écrire avec un exorde, qui intéresse le spectateur et pose une question qui le tiendra en haleine. Il faut écrire en révéant la *brevitas*, cette haute vertu qui évite à l'auditoire de perdre le fil et de s'endormir. Il faut écrire en cultivant l'*exemplum*, le petit fait vrai, l'historiette amusante qui maintient l'attention vive. Il faut écrire en émaillant son discours de clausules, ces formules frappantes qui seront retenues par la mémoire.

Construire une légitimité médiatique, former les biblistes et adopter un style compréhensible par tous : voilà quels sont les éléments de réflexion que je vous propose. Ils sont évidemment très partiels et j'attends avec impatience vos remarques et vos critiques. Mais pour terminer ces quelques considérations sur la Bible et la communication, je voudrais insister sur deux points.

(1) Nous n'avons pas le choix de nous y mettre. La demande est pressante, les gens intéressés, les questions perti-

nentes. Nous n'avons pas le droit de nous consacrer à nos petites recherches et de les ignorer ou de les décevoir. Car si ce n'est pas nous qui occupons ce terrain médiatique, d'autres l'occuperont. Ils ont déjà commencé à le faire, et ce sont loin d'être les pires. Tous les contempteurs du christianisme et tous les fondamentalistes n'attendent que leur heure pour instaurer leur vérité. Il y a encore pour l'instant assez de culture religieuse en France pour les retenir, mais comment être sûr que la génération qui vient saura y résister ?

(2) La seconde est que si nous ne tardons pas, nous avons en main tous les moyens pour y réussir. Jamais le travail entre universitaires, catholiques et protestants n'a été aussi facile. Jamais les compétences n'ont été aussi nombreuses : beaucoup maîtrisent l'informatique, ont été sensibilisés à l'importance des médias et sont d'excellents spécialistes de leur domaine. Qu'attendons-nous donc pour nous mettre au travail ?

Régis Burnet

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Régis Burnet a soutenu une thèse d'exégèse (*Épîtres & Lettres*, Cerf, 2003) et a écrit des ouvrages sur le Nouveau Testament (*Le Nouveau Testament, Que sais-je?*, PUF, 2003, *Marie-Madeleine: de la pécheresse pardonnée à l'épouse de Jésus*, Cerf, 2004, *Pour décoder un tableau religieux*, Paris, Cerf, 2006). Il est par ailleurs maître de conférence en communication à

l'université Paris-VIII et collabore régulièrement à la télévision catholique KTO.